

ce "seuil" dont il a été question dans la note de même nom (n° 172), qui sépare les **mauvaises dispositions** (s'exprimant par les réflexes de "rejet automatique", en dépit souvent du plus élémentaire instinct de mathématicien) de la **mauvaise foi** patente et du plagiat caractérisé. Dans la partie que je viens d'écrire, "Les chantiers désolés", je me vois confronté surtout au "premier niveau" de l'Enterrement, en deçà du "seuil" - l'enterrement d'une vaste vision et d'idées-force puissantes, que personne certes n'est obligé de reprendre, et que tout le monde est en droit d'ignorer ou d'oublier - quitte, ce faisant, de "s'enterrer lui-même", en condamnant son travail (ou tout au moins la partie de ce travail directement touchée par la vision récusée) à une stérilité plus ou moins complète.

Là j'ai l'impression d'avoir fini de faire le tour, enfin ! Pour ce qui est du "tour des chantiers" (abandonnés), il m'a apporté une appréhension plus circonstanciée de l'Enterrement de mon oeuvre, en me faisant reprendre contact en même temps, tant soit peu, avec des thèmes que j'avais perdus de vue depuis quinze ans. Cela m'a permis, surtout, de me faire une idée claire des ordres d'urgence dans ce que je me propose de mettre noir sur blanc dans les prochains volumes des Réflexions. Mon propos ne sera plus, certes, de poser des fondements méticuleux de sciences en gésine - c'est là une chose que j'ai faite suffisamment, et s'il ne doit se trouver plus personne d'autre pour se donner à une telle tâche, comme je m'y suis donné naguère, tant pis pour chacun et pour tous ! Mon propos plutôt sera de dégager certaines idées-force, au service d'une vision d'ensemble née entre 1955 et 1970, et que je retrouve aujourd'hui (grâce aux efforts surtout de certains parmi ceux qui furent mes élèves, et avec l'acquiescement de tous) soit oubliées, soit livrées au ridicule, soit appropriées sans vergogne et mutilées et vidées de l'essentiel de leur force. En les reprenant aujourd'hui, je lâche enfin les brides à une pulsion de connaissance en moi que souvent, au cours des années soixante, j'avais maintenue à la portion congrue, pour le bénéfice d'interminables tâches de "service". Ce temps-là est révolu - et pourtant, je sais que dans cette phase nouvelle dans ma passion mathématique, la pulsion de service n'est pas moins présente qu'elle ne le fut naguère. Je ne "servirai" pas moins que naguère cette "communauté" idéale d'esprits avides de connaître<sup>1014</sup>(\*), qui continue à donner à mes investissements mathématiques un sens plus profond que celui d'un passe-temps personnel et d'un moyen d'autoagrandissement.

◊ Dans ces investissements, certes "le patron" lui non plus n'est pas plus absent que naguère. Confronté à la malveillance et à la dérision de la part de ceux-là même qui pour moi avaient été "mes proches" dans le monde mathématique, blessé bien des fois dans un élémentaire sentiment de décence par ceux que j'avais aimés et auxquels je faisais confiance sans réserve, il y a en moi ce mouvement irrépressible, devant ceux qui ont perdu le sentiment du respect, de **témoigner de mon respect de moi**, par le respect pour ces choses vivantes, vigoureuses et belles que de mes mains j'ai amenées à la lumière du jour. Le meilleur témoignage, peut-être, que je puisse apporter de ce respect, c'est en me faisant le serviteur de ces choses-là, pendant quelques années

<sup>1014</sup>(\*) Je m'exprime pour la première fois, au sujet de la "communauté mathématique", dans la première partie de Récoltes et Semailles, dans la section "La "communauté mathématique" : fiction et réalité" (r° 10). En me référant ici à une "communauté idéale d'esprits avides de connaître", il pourrait sembler que je me rabats à nouveau sur quelque chose, dont le caractère fictif était apparu clairement dans la section citée. Mais dans la partie VIII de Fatuité et Renouveau, j'avais déjà été amené pour la première fois dans ma vie (mieux vaut tard que jamais...) à faire le constat d'une dimension collective dans ma propre "aventure de connaissance", au niveau mathématique. (Voir à ce sujet les deux sections "L'aventure solitaire" et "Le poids d'un passé", n°s 47, 50, et plus particulièrement, les pages 134, 135.) Il est clair aussi que la "communauté" (ou "collectivité") qui vit cette aventure collective, est d'une toute autre nature que toute entité sociologique, s'incarnant dans un **milieu** déterminé à une **époque** donnée, avec telle "mentalité" particulière, ou (aujourd'hui) avec telle structure de pouvoir et tels intérêts de classe. Cette "communauté idéale" à laquelle je réfère, "sans frontières dans l'espace ni dans le temps", n'est pas moins "réelle" pour moi, que l'entité sociologique. Elle est plus essentiellement, en ce sens que c'est bien elle (comme je l'écris dans la suite de la même phrase) qui "continue à donner à mes investissements mathématiques un sens plus profond que celui d'un passe-temps personnel et d'un moyen d'autoagrandissement". Elle n'est pas plus "fictive" que je ne le suis moi-même, qui me sens en faire partie, plus lucidement que je ne le faisais naguère. La "fiction" a consisté, non pas en la perception de l'existence d'une telle "communauté", mais dans la confusion entre celle-ci et un milieu auquel je m'étais identifié.